



GRACE BURROWES

Gareth

LES LORDS SOLITAIRES



POUR elle

AVENTURES  PASSIONS

Grace Burrowes

Grace Burrowes est une auteure de romances historiques. Elle est, avec Elizabeth Hoyt, une des romancières qui ont renouvelé le genre. Traduits dans le monde entier, ses romans ont conquis des milliers de lectrices. Auteure d'une trentaine de livres, elle a été finaliste à cinq reprises du prestigieux RITA Award et a reçu de nombreuses récompenses pour ses textes.

Gareth

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Le captif
N° 11315
Le traître
N° 11405
Le chef du clan
N° 11488

LES LORDS SOLITAIRES

1 – Darius
N° 11507
2 – Nicolas
N° 11553
3 – Ethan
N° 11578
4 – Beckman
N° 11773
5 – Gabriel
N° 11777

GRACE
BURROWES

LES LORDS SOLITAIRES – 6

Gareth

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*



Titre original
GARETH : LORD OF RAKES

Éditeur original
Sourcebooks Casablanca, an imprint of Sourcebooks, Inc.

© Grace Burrowes, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

1

— Une jeune personne demande à vous voir, milord.

Les traits impassibles du vieux majordome étaient éloquents : une femme, sans chaperon ni invitation, attendait Gareth Alexander, marquis de Heathgate, dans le petit salon.

Encore une !

Gareth entra dans la pièce sans s'être donné la peine de changer sa tenue d'équitation. Ce n'était guère courtois de sa part. D'un autre côté, une dame convenable ne lui aurait jamais rendu visite au milieu de la journée sans s'être fait annoncer au préalable.

La visiteuse lui tournait le dos. Sa première impression, basée par son dos raide et la tension dans ses épaules, fut qu'il avait affaire une fois de plus à une femme désespérée venue l'implorer d'oublier les dettes d'honneur d'un époux, d'un frère ou d'un cousin.

Elle se retourna en l'entendant entrer, et il affina son jugement. Il s'agissait du pire genre de femme désespérée : une vertueuse. Elle fuit son regard et fixa avec un air de martyr son tapis d'Axminster, qui était d'une facture médiocre. Elle portait une robe grise et laide. Ses gants

noirs étaient usés et elle n'avait aucun bijou. Ses cheveux bruns étaient simplement relevés en un gros chignon dans sa nuque. En somme, une créature parfaitement insignifiante.

Puis elle releva les yeux vers lui.

Des yeux d'ambre en amande au-dessus de hautes pommettes et de lèvres pleines. Il savait déjà qu'il refuserait ce qu'elle lui offrirait en échange de sa générosité envers les dettes d'un homme, même si c'était... tentant. Elle avait un visage félin, avec une vivacité et une intelligence dans le regard qui accrochèrent le sien. Il était prêt à parier qu'elle se déplaçait et « pensait » comme une chatte. En revanche, son air collet monté indiquait que, conformément aux convenances, elle ne ronronnait probablement jamais.

Il inclina légèrement la tête.

— Heathgate, se présenta-t-il.

Il omit délibérément d'ajouter un aimable « pour vous servir ».

Elle s'inclina à son tour.

— Merci de me recevoir, milord.

Elle ne se présenta pas. Elle avait une belle voix. Son frère Andrew l'aurait qualifiée de voix « diaprée ».

Il lui indiqua le canapé.

— Si nous nous asseyions ? proposa-t-il.

Il ordonna qu'on leur apporte du thé et des biscuits, plus pour calmer sa faim que par respect des conventions. Lorsqu'il se tourna vers sa visiteuse, elle fixait à nouveau le tapis.

— Quel est l'objet de votre visite, madame ? Vous êtes sûrement consciente qu'il est inconvenant pour une jeune dame de se rendre chez un gentleman célibataire sans être accompagnée ?

À sa grande surprise, cette entrée en matière plutôt brutale lui arracha un sourire fugace.

— Les convenances sont un luxe que je ne peux pas me permettre de respecter, milord.

Elle avait une diction aristocratique, nette et précise, avec un timbre légèrement musical, comme s'il y avait eu du sang gallois ou écossais quelque part dans sa lignée. Il prêtait toujours une grande attention aux voix, aux tenues, à la position des doigts, détails qui pouvaient avoir leur importance lorsqu'on mesurait un adversaire dans un jeu de hasard.

— Le respect des convenances est une exigence pour une femme qui tient à sa réputation, objecta-t-il. D'autres en ont fait le constat amer.

Elle ôta ses gants, sans doute sans se rendre compte du symbolisme de son geste, et révéla de longues mains pâles et élégantes. De vraies mains de dame. Gareth mit momentanément ses sermons de côté.

Le plateau de thé arriva. Dès que le valet se fut retiré, Gareth ferma la porte. La jeune femme lui lança un regard interrogateur.

Il puisa dans sa minuscule réserve de patience.

— Vous êtes venue me trouver sans invitation ni chaperon. J'ignore toujours votre nom. J'en déduis que vous ne tenez pas à ce que les domestiques entendent ce que vous avez à me dire. Cela vous ennuerait-il de verser le thé ?

Perchée à l'extrémité du canapé, elle acquiesça.

— Comment l'aimez-vous ? demanda-t-elle.

— Fort. Avec de la crème et du sucre.

Ses mouvements étaient assurés et gracieux. Elle était à son aise avec un service à thé de qualité. Ce devait être une lady se trouvant dans une mauvaise passe.

Une parmi tant d'autres ! Les jeunes hommes d'Angleterre ne valaient-ils plus rien ?

— Je le laisse infuser un peu ? demanda-t-elle. Il n'est pas encore assez fort.

— Comme vous voudrez. À présent, si vous me disiez ce qui vous amène ? Cet entretien n'était pas prévu dans mon emploi du temps.

Il avait hâte d'en finir.

La rudesse de son ton ne sembla pas offusquer sa visiteuse.

— Je n'ai plus de parents, milord, hormis une sœur plus jeune. Mon unique autre parente, une cousine éloignée, est décédée récemment. Dans son testament, elle m'a légué une source de revenus considérables qui ne me reviendront que sous certaines conditions. Ces conditions vous concernent. Si j'échouais à satisfaire les critères stipulés dans son legs, je me trouverais sans ressources. Ce ne serait pas la fin du monde. Je pourrais toujours trouver un emploi de gouvernante ou de dame de compagnie. Toutefois, ma sœur est encore jeune...

Elle n'acheva pas sa phrase et versa quelques gouttes de thé dans la tasse. Elle dut juger qu'il n'était pas encore assez fort car elle s'arrêta, se redressa et le dévisagea calmement de ses yeux topaze. Il lui tira mentalement son chapeau : elle allait droit au but, ce qui leur ferait gagner du temps.

— En quoi ces conditions me concernent-elles ? demanda-t-il.

C'était la question qu'elle attendait. Elle était parvenue à piquer sa curiosité alors qu'il n'avait qu'une envie : déguerpir au plus vite.

— Ma lointaine cousine tenait une... maison de tolérance, milord. Elle m'a légué son établissement.

Cette fois, elle avait toute son attention. Il remarqua un crin acajou sur la manche de sa veste d'équitation et le cueillit délicatement entre deux doigts.

— Et ces conditions ? demanda-t-il encore.

— Il y en a deux. Tout d'abord, je ne peux vendre son établissement avant un an. Au cours de cette période, il sera administré par fidéicommissaire et les bénéfices me seront versés pour mes dépenses personnelles. Cette clause présente déjà un problème en soi. (Cette fois, elle remplit la tasse tout en parlant.) Si l'on apprend que je vis des profits d'une maison close, mon avenir sera ruiné. Cela m'importe peu, mais ma jeune sœur mérite une vie heureuse. Sa réputation ne doit pas être salie.

Il accepta la tasse qu'elle lui tendait et but une gorgée. Cette enjouée lui avait préparé un thé parfait. Malgré lui, il se trouva légèrement mieux disposé à son égard.

— Quelle est la seconde condition ? questionna-t-il.

Elle détourna brièvement les yeux, les posant sur les roses blanches sur le piano. Il sentit qu'elle rassemblait son courage, même si rien dans son expression ne trahissait le trouble.

— Je dois passer au moins trois mois sous la tutelle du curateur désigné et apprendre à gérer ce qu'on me dit être une maison de haut standing. Je dois apprendre ce que... savent les pensionnaires, comment fonctionnent les affaires, à jouer aux cartes et comment le métier de courtisane est... (elle chercha le mot juste en arquant un sourcil délicat)... exercé.

Heathgate se leva brusquement. Il était profondément surpris, ce qui lui arrivait rarement et qu'il trouvait déplaisant.

— Votre cousine devait vraiment vous en vouloir pour vous placer dans une telle situation.

Sous couvert de générosité, sa parente entraînerait sa perte à coup sûr.

— Elle me connaissait à peine, répondit-elle. Elle a choisi ou a été contrainte de choisir cette profession quand je n'étais qu'une enfant. La famille ne la recevait plus et elle ne semblait pas chercher sa bénédiction. Elle avait probablement ses raisons d'être en colère, si c'est vraiment la colère qui lui a dicté ses dernières volontés.

Heathgate se rassit lentement à son côté sur le canapé. Il ne lui demanda pas la permission, et elle ne s'écarta pas.

— Il ne peut s'agir que d'une vengeance posthume. Vous me semblez être une femme digne. Votre cousine s'est assurée qu'en acceptant son héritage vous ne le seriez plus, pas plus que votre sœur, car on ne manquera pas d'établir son lien avec vous. Je trouve cela particulièrement mesquin, surtout que vous n'avez guère d'alternatives, n'est-ce pas ? Même en prenant un emploi, votre avenir ne sera pas assuré. Cette succession est un cadeau empoisonné.

Elle le regarda sans sourciller, le jugeant de ses yeux calmes et félins.

— Ma cousine s'appelait Callista Hemmings.

Il s'enfonça dans le canapé, sous le choc. Il avait bien connu Callista, la quintessence de la « grande horizontale ». Elle l'avait toujours traité honorablement. Lorsque tout Londres s'était répandu en compliments sur son nouveau titre de marquis tout en ricanant dans son dos, Callista avait été sincère. Elle l'avait pris sous son aile. Elle l'avait éduqué, raffiné, lui avait montré des techniques et des armes qui, affûtées par

le temps, lui avaient permis d'assumer son rôle d'aristocrate.

Elle lui avait transmis des informations utiles sur ses pairs et fourni quelques tuyaux qui l'avaient aidé à faire des investissements très lucratifs. Puis elle l'avait abandonné du jour au lendemain en lui annonçant qu'elle choisissait ses clients et qu'il n'en faisait plus partie.

Avec le recul, il avait compris qu'elle avait agi par bonté. Encore innocent, il avait été en danger de tomber amoureux d'elle, et elle était assez maligne pour savoir que cela aurait nui à leurs intérêts à tous les deux. Il lui était redevable et, à présent, elle avait disparu. Sa mort l'avait durement affecté quelques mois plus tôt, et il ressentait à nouveau la douleur de sa disparition à l'évocation de son nom.

— Vous la connaissiez, observa sa visiteuse.

— Ma chère, une grande partie de la population mâle titrée de Londres la connaissait, et les autres regrettaient de ne pas la connaître. Votre cousine était une femme... remarquable. Une lady hors du commun.

— Ce n'était pas une lady, rétorqua-t-elle.

Pour la première fois, il perçut une pointe de colère dans sa voix. Il laissa cette observation en suspens tandis qu'il goûtait une autre gorgée du délicieux thé chaud et corsé.

— Sa décision vous indigne, commenta-t-il.

— Elle m'indigne, en effet, même si je lui suis reconnaissante de m'offrir un choix. De toute manière, l'indigence me coûtera ma vertu un jour ou l'autre. Si ma sœur était plus âgée, je la marierais rapidement puis me fonderais dans l'obscurité. Toutefois, elle n'a que dix-sept ans, ce qui...

Sa détermination flancha légèrement, ce qu'il trouva intéressant.

— Dix-sept ans, c'est... ?

— Trop jeune, dans son cas.

Elle baissa le nez vers sa tasse en s'efforçant de ne pas remarquer la manière dont il l'étudiait. Il but en silence, attendant de voir où elle voulait en venir. Si elle l'avait pu, elle se serait sûrement mariée elle-même à dix-sept ans pour protéger sa sœur, sans la moindre idée de ce qui l'attendait. Il n'en doutait pas.

— Je ne suis sans doute probablement pas la seule à m'indigner des dispositions de ma cousine, déclara-t-elle.

Elle avait décidément de jolies mains. Quand elle reposa sa tasse, Gareth remarqua qu'elles tremblaient légèrement.

— Je suppose que les femmes qui travaillaient pour Callista ne seront pas enchantées non plus. Quant à celui qui a été désigné curateur, je doute qu'il sera ravi d'assumer une telle charge.

C'était le moins qu'on puisse dire. Le pauvre diable se retrouverait avec une belle corvée sur les bras.

Elle le regarda droit dans les yeux. Par comparaison, tous ses regards précédents avaient été obliques. Un mauvais pressentiment hérissa les poils de sa nuque.

— N'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Pardon ?

— La charge ne vous pèsera-t-elle pas trop ?

— Pourquoi me pèserait-elle ?

— Parce que Callista vous a nommé curateur de ses biens, milord, et donc le gardien de ma vertu.

Par tous les saints... Pour gagner du temps, il sonna et demanda qu'on leur apporte plus de thé et de pâtisseries. Il était trop pris de court par les manigances de Callista pour s'interroger sur ses motivations. Il était sonné. Or il en fallait beaucoup pour l'ébranler.

Il resta silencieux pendant que son invitée grignotait un éclair au chocolat et sentit sa consternation se muer en un dépit colossal. La pauvre mais digne demoiselle acheva enfin son thé, puis releva vers lui son regard troublant.

— Qu'en dites-vous, milord ? La tâche qui vous a été confiée vous paraît-elle insupportable ? Callista a prévu un second curateur, au cas où vous vous désisteriez.

Il entrevit une issue de secours.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Le vicomte de Riverton.

— Je vois.

Callista avait vraiment haï ses cousines. Riverton était un pervers notoire. Un malade mental, un être foncièrement mauvais.

Sa voie de secours se referma.

— Riverton ne fera pas l'affaire, trancha-t-il. (Venait-elle de se détendre légèrement ?) A-t-elle prévu une clause me permettant de choisir moi-même un remplaçant ?

D'un autre côté, à qui déléguer une telle mission ?

Elle contempla sa tasse vide un moment. Elle n'avait sans doute jamais manipulé une porcelaine aussi fine.

— Non, répondit-elle enfin. Ce sera vous ou Riverton. Je vous avoue que l'idée de me retrouver sous sa tutelle ne m'enchanté pas.

Toute martyre qu'elle était, elle avait du discernement. Il aurait dû être flatté.

— En quoi consiste exactement cette tâche de curateur ? demanda-t-il prudemment

Si ses lointains souvenirs de droit étaient corrects, léguer un commerce immoral était illégal. Le testament avait dû être habilement rédigé afin de contourner la loi.

Elle resta perchée au bord du canapé. Gareth la soupçonnait d'avoir envie de se lever et de marcher dans la pièce.

— Ce n'est guère compliqué, milord. Je dois apprendre à tenir une maison close. Votre tâche consistera à m'enseigner les rudiments de cette profession. Le testament fixe un délai à mon apprentissage. Les notaires m'ont bien expliqué que, pour bénéficier des largesses de ma cousine, j'ai environ quatre-vingt-dix jours pour apprendre à faire la putain.

Ce terme vulgaire avec sa diction impeccable résonna tel un verre se brisant sur le sol. Gareth se pencha en avant, posa les coudes sur ses genoux et passa en revue son répertoire de jurons en français. Toutefois, étant une lady, elle les aurait probablement tous compris.

Chaque chose en son temps.

— Souhaitez-vous vraiment que je vous apprenne à être une putain ? demanda-t-il.

— Je ne souhaite pas mourir de faim et dois subvenir aux besoins de ma sœur. J'espère pouvoir effectuer ma... formation au cours des quelques mois qui viennent. Un an après la mort de Callista, vous vendrez son établissement pour moi, puis cet épisode de ma vie sera terminé. En dehors des notaires et de moi-même, vous serez

le seul à connaître la vérité. Je compte sur votre discrétion de gentleman.

Il prit quelques instants pour digérer son petit discours. La voie qu'elle avait choisie était probablement la plus raisonnable, de son point de vue. En outre, il savait être discret. Un homme qui côtoyait quotidiennement tous les vices de la Terre devait savoir se taire, s'il souhaitait conserver son intimité.

Ce qui était le cas.

— Il suffirait que je mente aux notaires, que je leur déclare que vous avez rempli toutes les conditions, et nous pourrons chacun poursuivre notre chemin en paix, proposa-t-il.

Elle fronça le nez – nez qui était ravissant et parfaitement proportionné avec le reste de ses traits.

— Les notaires doivent me mettre à l'épreuve en me soumettant une série de questions préparées par Callista. S'ils soupçonnent que mon innocence n'a pas été suffisamment piétinée, ils ont laissé entendre qu'ils pourraient me faire examiner par une sage-femme. Ils m'ont fait comprendre que je devais m'estimer heureuse de ne pas avoir à satisfaire des clients devant témoins.

Gareth haussa les sourcils. Callista pouvait se montrer implacable, une qualité qu'il avait appréciée chez elle, mais là, elle poussait le bouchon trop loin. C'était de la cruauté. Aucun tribunal ne tolérerait de telles dispositions.

— Si je comprends bien, vous voulez que je passe trois mois à vous enseigner comment satisfaire un homme, diriger un bordel, jouer à divers jeux d'argent et ainsi de suite ? résuma-t-il. Je dois également vous soulager de votre virginité. Le tout sans que personne en sache rien.

En outre, je dois vendre la maison close pour vous au bout d'un an, et ce, dans la plus grande discrétion. Et qu'en retirerai-je ?

Si elle avait entendu parler de lui, elle s'était sûrement préparée à cette question.

— Callista avait ses propres raisons pour vous choisir et penser que vous accepteriez, répondit-elle. Je ne vois pas ce que vous pourrez en retirer, hormis la part de la vente revenant au curateur. Or vous ne semblez pas être dans le besoin. (Elle arquait un sourcil en regardant autour d'elle.) En outre, si Callista ne s'est pas trompée sur vos talents de pédagogue, vous jouirez des services gratuits d'une putain bien formée. Mais, là encore, je doute que vous en ayez besoin.

Son utilisation répétée du mot « putain » l'agaçait. Il existait tant d'autres manières plus élégantes de le dire : belle-de-jour, courtisane, dame de la nuit, femme galante... Elle semblait vouloir le choquer, à moins qu'elle ne cherche à se choquer elle-même.

Lui aussi, il pouvait jouer à ce petit jeu. Il se leva et verrouilla la porte.

— Avant de décider comment gérer cette situation, je propose que nous glanions un peu plus d'informations, déclara-t-il. Auriez-vous l'obligeance de vous lever ?

Elle s'exécuta en l'observant avec méfiance.

— Éloignez-vous de la fenêtre et venez par ici, ordonna-t-il.

Prenant sa main fraîche et nue, il la guida à travers la pièce.

— Que comptez-vous faire, milord ?

Elle parvint à infuser un peu d'indignation dans sa voix, mais pas assez pour cacher son malaise.

Tant mieux : il la voulait contrariée. Il la voulait si choquée et furieuse qu'elle quitterait sa maison avec fracas en jurant de ne jamais le revoir. Elle n'avait qu'à ravalier sa dignité et emménager chez une vieille tante ou gagner sa vie en travaillant à la pièce chez une modiste.

— Avant que vous m'acceptiez comme gardien de votre vertu, vous devez vous assurer que je ne vous rebute pas. Perdre sa virginité implique un certain contact physique. Vous le savez sûrement ?

Elle acquiesça brièvement, laissant entendre qu'elle n'en savait guère plus.

— Je n'accepterai cette tâche que si vous concluez que mon contact charnel vous est agréable. Je ne vous imposerai rien.

Jamais il ne contraindrait une femme. De s'entendre le dire avec une telle conviction était un soulagement.

— C'est à vous de m'autoriser à vous séduire, ajouta-t-il.

Il se plaça délibérément près d'elle de façon à lui faire sentir son mètre quatre-vingt-treize, son odeur de cheval et d'après-rasage, la force virile qui émanait de lui. Elle fixa à nouveau le tapis.

Il se pencha encore plus près et baissa la voix.

— Vous devez être sûre, milady, car une fois votre innocence compromise, vous ne la récupérerez jamais.

Il reprit sa main et passa doucement son pouce sur ses phalanges. Elle garda les yeux rivés sur leurs doigts, le privant de son regard.

— Vous souhaitez prendre ma virginité tout de suite ?

Elle ne manquait pas de cran. Il lui accorda quelques points supplémentaires. En outre, elle

l'amusait. Sa propre réputation en pâtirait sérieusement s'il n'accordait à son dépucelage que les quelques minutes dont ils disposaient.

— Nous n'en avons pas le temps aujourd'hui, ma chère. Cependant, pour sceller notre accord et commencer votre éducation, je vous demande un baiser. Après tout, le délai qui nous est accordé est limité.

Elle releva les yeux vers lui juste assez longtemps pour qu'il lise le soulagement dans son regard. Une jeune dame aussi convenable ne pouvait imaginer le genre de baiser qu'il avait en tête. Il la prit par la taille et l'attira à lui.

— Fermez les yeux, ma chère, et détendez-vous. Vous n'avez aucune inquiétude à vous faire pour aujourd'hui.

Elle n'obéit pas tout de suite et l'observa tandis qu'il prenait ses deux mains dans les siennes, baisait chaque paume, puis les glissait autour de son cou. Il l'enlaça, ses doigts posés dans le creux de ses reins. Il l'entendit ravalier son souffle quand il l'attira plus près.

Elle n'était pas aussi calme qu'elle voulait le faire croire, ce qui émoussa un peu sa détermination à lui faire peur. Il commença par effleurer ses tempes de ses lèvres. Elle se raidit. Il répéta ses caresses, se contentant d'inhaler le parfum de lavande de sa chevelure jusqu'à ce qu'elle se détende légèrement contre lui.

— Je vous fais une promesse, murmura-t-il dans ses cheveux.

Il laissa son souffle se promener sur la courbe de son oreille et dans sa nuque, pendant que ses mains remuaient lentement dans le bas de son dos.

— Je vous promets que, quoi que nous fassions, si vous voulez que je cesse, il vous suffira d'un mot et j'arrêterai.

Il embrassa la courbe de son cou où commençait son épaule. Il se demanda si elle était incapable de parler. Elle dégageait un parfum délicieux, frais et propre, sans un soupçon de cosmétique, de poudre, ni le léger roussi du fer à friser.

En dépit de son air collet monté, du projet insensé qu'elle avait déposé à ses pieds, du léger sursaut de ce qui lui restait de conscience, il ne pouvait nier ressentir une certaine excitation.

— Embrassez-moi, murmura-t-il contre sa joue. Embrassez-moi maintenant.

Elle tourna ses traits tendus vers lui, se préparant à ce qu'elle prévoyait probablement comme un entrechoc de dents, un baiser baveux et maladroit. Elle était trop jolie pour ne pas avoir déjà subi les avances de quelques soupirants expérimentés.

Il effleura donc doucement sa bouche, jouant avec elle en se faisant léger comme une plume. Il glissa une main dans sa nuque. Il ouvrit les lèvres et fut récompensé quand elle soupira et se détendit. Il enfonça les doigts dans sa chevelure. Elle n'avait même pas besoin de se hisser sur la pointe des pieds pour que leurs corps s'enchâssent à la perfection.

Il laissa courir sa langue sur ses lèvres, non seulement pour la goûter, mais également pour détourner son attention de sa main posée juste au-dessus de ses fesses. Il la pressa contre lui tout en continuant à titiller ses lèvres avec sa langue. Elle l'effleura de la sienne à son tour,

hésitante, lui procurant un profond sentiment de satisfaction.

Elle traça timidement les contours de sa bouche et il la laissa l'explorer pendant que ses mains caressaient son dos. Lorsqu'elle prit conscience de la colonne de chair qui durcissait contre son ventre, son instinct de conservation reprit le dessus. Il interrompit leur baiser et cessa de remuer les mains.

Elle se blottit contre sa poitrine, le souffle court, puis posa la tête sur son épaule. Il plaça son menton sur le sommet de son crâne et la maintint ainsi, ne voyant aucune raison objective de la lâcher.

— Ma chère, il faudrait au moins que je connaisse votre nom...

Elle resta silencieuse. Il massa doucement sa nuque en cercles lents. Le baiser avait légèrement échappé à son contrôle, rien de plus. Il ne s'était pas attendu à ce type de courage de sa part, à une telle sincérité dans sa réponse.

Elle resta immobile encore quelques instants, puis s'écarta.

— Vous acceptez donc ? demanda-t-elle. Vous assumerez la tâche de curateur ?

Son regard était un peu flou, ce qui le ravit plus que de raison.

— Je l'accepte pour le moment et serai aussi discret que possible. Néanmoins, ne vous bercez pas d'illusions : si cela s'apprend, je ne pourrai rien faire pour vous protéger. Je doute que les notaires de Callista tiennent à ce que l'on sache qu'ils ont accepté de rédiger un testament dont les termes scandaliseraient la profession. Mais compte tenu de ma propre réputation, je ne pourrai réparer la vôtre et n'essaierai même pas.

Elle hocha la tête.

— Si cela se sait, rien ne sauvera ma réputation, dit-elle. En outre, je suppose que vous ne tenez pas à ce que les gens apprennent que vous avez pris une vieille fille sous votre aile. Une telle liaison ne serait guère flatteuse.

Elle recula d'un pas et enfila ses gants.

Elle se trompait, naturellement. Elle serait perdue, alors qu'il ne risquait rien. La société, étant stupide, vénale et facilement amusée, considérerait leur aventure comme une nouvelle lubie du marquis, rien de plus.

— Comment procéderons-nous ? demanda-t-il avec un détachement feint.

— Ne le prenez pas mal, milord. Cette situation n'est ni de mon fait ni du vôtre. Je vous saurai gré de vous soumettre aux termes du testament. Toutefois, si comme vous l'avez dit je dois accepter d'être séduite, vous devez être disposé à me séduire.

Rares étaient les femmes qui le réprimandaient. Que cette jolie célibataire si convenable lui fasse la leçon laissait entendre que leur arrangement pourrait devenir... intéressant.

— Je peux vous assurer, ma chère, que je suis un séducteur convaincu et enthousiaste. Quand auront lieu vos prochaines règles ?

— C-Comment ? hoqueta-t-elle. Je vous demande pardon ? Quel rapport avec... ? Comment pouvez-vous me poser une telle question ?

— Que savez-vous des mécanismes de la copulation ?

S'il avait voulu la désarçonner, il avait réussi. Le teint clair de la dame se para d'une roseur magnifique.

— Cela... Cela implique de dormir dans le même lit et probablement quelques baisers et... attouchements. Je sais aussi qu'il y a un hymen.

Son teint s'empourpra davantage encore. Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et demanda à un valet d'apporter la pèlerine de la dame. Il revint avec le vêtement et le drapa autour de ses épaules.

Sans réfléchir, il la fit pivoter face à lui et noua les cordons de son col sous son menton. C'était un geste intime, qui lui paraissait naturel envers une femme qu'il venait d'embrasser. Il ne s'en serait même pas rendu compte si la dame en question ne s'était tenue aussi raide.

— Les rapports intimes entre un homme et une femme impliquent un peu plus que vous ne le pensez, expliqua-t-il en achevant le nœud. Je me ferai un plaisir de vous éduquer. Toutefois, comme promis, si vous souhaitez abandonner ce projet, il vous suffira de le dire. Je pourrai probablement vous trouver, à vous et aux personnes à votre charge, un emploi dans l'un de mes domaines.

— C'est très généreux de votre part, milord. Toutefois, je vous ai suffisamment importuné. Je ne souhaite pas solliciter un emploi de votre part. Je sais que ma mortification ne fait que commencer. Une fois cette situation résolue, vous serez la dernière personne que je voudrai revoir et nos chemins ne se recroiseront plus.

Il acquiesça, soulagé. Il n'aurait pas aimé l'avoir dans son personnel. Elle serait alors sous sa protection tout en lui étant « inaccessible », ce qui pouvait devenir terriblement gênant.

Elle baissa les yeux et ajouta à voix basse :

— Mes règles commenceront probablement autour de lundi prochain.

Elle lança des regards inquiets autour d'elle, comme si elle craignait que les murs ne l'eussent entendue.

Voilà bien longtemps qu'il n'avait pas fait rougir une femme !

— Combien de temps serez-vous indisposée ?

— Trois ou quatre jours.

Elle avait répondu d'une voix à peine audible. Elle enfila un bonnet couleur de vieux crottin de cheval, aussi peu seyant que démodé.

S'il lui apprenait à tenir un lupanar, sans doute pourrait-il également lui apprendre à s'habiller ? Il lui prit le coude et la raccompagna jusqu'à la porte.

— Faites-moi parvenir votre adresse. Je vous enverrai ma voiture lundi à deux heures tapantes. Comptez passer une bonne partie de l'après-midi avec moi, et au moins plusieurs après-midi par semaine au cours des semaines à venir.

Elle s'arrêta devant la porte et étudia intensément ses gants.

— Puis-je avoir une petite idée de ce à quoi m'attendre ? demanda-t-elle dignement.

Il la dévisagea. Les seules femmes dignes qu'il fréquentait régulièrement étaient sa chère mère et les amies vieillissantes de celle-ci. Même elles, après des années de guérilla distinguée dans les meilleurs salons de Londres, savaient cacher leurs émotions.

La jeune dame au bonnet hideux et aux gants rapiécés était effrayée. Elle était également outragée, humiliée et bien d'autres choses encore, dont indignée. Néanmoins, par-dessus tout, elle avait peur.

De lui. De ce qu'il lui demanderait.

Sa sensibilité de gentleman choisit ce moment inopportun pour se réveiller d'un long sommeil de quelques années. Naturellement, elle était angoissée, terrifiée, même. Fichtre, quelle mouche avait piqué Callista ?

Des années plus tôt, endeuillé par la mort des siens, haïssant le titre dont il avait hérité et en butte aux moqueries du beau monde, Gareth avait connu la peur. Comme tous les jeunes hommes, il l'avait appelée d'un autre nom : le découragement, l'abattement ou, dans le pire des cas, l'accablement. En réalité, il avait été terrifié, et Callista avait été la seule à l'aider à surmonter sa peur.

Il sentit revenir son amertume contre sa visiteuse et le marché qu'il avait été plus ou moins contraint d'accepter.

— N'oubliez pas ma promesse, mademoiselle. Quoi que Callista et ses notaires aient prévu, c'est vous qui tenez les rênes. Compte tenu de votre indisposition, je propose que nous commençons la semaine prochaine par les aspects administratifs de l'opération : les frais, les fournisseurs, les registres, le budget, et ainsi de suite. Avez-vous vu la propriété ?

— Je suis passée devant en fiacre.

Rougissait-elle toujours pour un oui ou pour un non ?

— Nous trouverons donc de quoi nous occuper la semaine prochaine. Dois-je prévenir les notaires que j'ai accepté ?

— Je vous en serais reconnaissante. Ils me mettent... mal à l'aise.

Une fois devant la porte d'entrée, elle s'arrêta à nouveau.

— Milord ?

Et lui, ne la mettait-il pas mal à l'aise ?

— Oui ?

— Merci. Je n'aurais pas supporté d'être sous la tutelle de Riverton.

Sa gratitude était inattendue, et une partie de lui la trouva... insupportable. Infamante.

— Je comprends, répondit-il.

Moi non plus, je ne l'aurais pas supporté, ajouta-t-il en pensée.

— Une dernière chose, la rappela-t-il. Si vous voulez bien ?

— Oui, milord ?

— Votre nom.

Elle se tourna vers la porte et lui lança un sourire par-dessus son épaule. Son sourire incarnait la grâce, le soulagement et la beauté féminine dans toute sa splendeur. Un homme moins expérimenté en aurait été tout chaviré.

Il ne manquait pas d'expérience et fut néanmoins ébloui.

— Felicity, milord. Mlle Felicity Hemmings Worthington.

2

Un des valets en livrée du marquis héla un fiacre et Felicity grimpa à bord avec une sensation d'irréalité, comme si elle se regardait sur une scène de théâtre.

Elle venait d'embrasser un homme qui ne connaissait même pas son nom, de l'embrasser comme s'embrassaient sans doute des amants. Cela avait été... indescriptible. Elle s'admonesta aussitôt, s'interdisant de s'attarder sur le sujet.

Ne pas s'attarder sur des sujets dérangeants était un art que les ladies anglaises avaient peaufiné bien avant qu'elle ne soit devenue femme. Toutefois, ces mêmes ladies n'auraient jamais admis qu'un baiser avec un marquis débauché, loin de paraître pervers, avait été tendre, intrigant et mémorable.

Heathgate était pourtant le genre d'homme à embrasser des inconnues sans y accorder la moindre importance. Ce baiser ne signifiait rien. En outre, avant la fin des trois mois que durerait son apprentissage, il ferait bien plus que l'embrasser.

La voilà qui sombrait déjà dans le pragmatisme de la dépravée professionnelle : *Il me connaîtra intimement, m'embrassera, me touchera, etc.*

(Elle n'avait aucune idée de ce qu'impliquait cet « etc. ».) *Je serai à l'abri financièrement.*

Elle avait été terrifiée qu'il refuse, la laissant face à Riverton.

Le marquis de Heathgate avait la réputation de n'en faire qu'à sa tête, et au diable les conséquences. À son grand soulagement, il ne l'avait pas rejetée, comme tout homme convenable l'aurait fait. D'un autre côté, aucune femme convenable ne lui aurait demandé son aide.

Felicity avait passé des mois à se convaincre qu'Astrid et elle s'en sortiraient sans le présent empoisonné de Callista, jusqu'à ce que les notaires lui fassent comprendre qu'elle devait refuser l'héritage ou respecter ses conditions.

Le cocher tourna dans une petite rue tranquille et s'arrêta devant la maison des Worthington. Felicity prit le temps de se recomposer une expression neutre avant de descendre et de chercher de la monnaie pour le payer.

— La course est déjà réglée, m'dame, l'informa-t-il en effleurant le bord de son chapeau.

Elle referma son réticule et le remercia, surprise et soulagée. Elles en étaient là, à économiser sur un fiacre. Ce serait bientôt pire.

La porte s'ouvrit avant qu'elle n'ait atteint le perron.

— Tu es rentrée ! Oh, Felicity, de quoi a-t-il l'air ? Il nous aidera ?

Âgée de dix-sept ans, Astrid, petite, blonde et pétillante d'énergie, dénoua la pèlerine de sa sœur et l'accrocha à une patère en un clin d'œil.

— Tu dois tout nous raconter, pépia-t-elle. Dans les moindres détails. N'est-ce pas, Crabby ?

Mme Crabble venait de sortir de la cuisine avec le plateau du thé.

— Allons, mademoiselle Astrid, laissez votre sœur reprendre son souffle. J'installe le thé dans le petit salon et nous boirons une bonne tasse bien chaude pendant que Mlle Felicity nous annoncera les nouvelles.

Felicity suspendit le bonnet le plus laid jamais confectionné au portemanteau. Elle avait déjà pris le thé et mangé un éclair scandaleusement bon. Elle était trop remuée par les événements pour avaler une autre tasse. Toutefois, Mme Crabble se démenait pour préserver les rituels domestiques en dépit de l'état déplorable de leurs finances.

— Felicity, ne nous fais pas languir plus longtemps, supplia Astrid en se laissant tomber dans le dernier bon fauteuil du salon. Heathgate nous aidera-t-il ou pas ?

Felicity s'assit sur le canapé et observa Mme Crabble qui remplissait les tasses. Le marquis aimait son thé fort et bien sucré, un détail dont elle se souvenait sans aucune raison valable.

— Oui, répondit-elle avec un sourire. N'oublie pas que cette affaire doit être traitée dans la plus grande discrétion, Astrid. Personne ne doit savoir que j'apprends à diriger une maison de jeu.

Ce n'était qu'un mensonge partiel. On jouait effectivement dans l'établissement de Callista. Dans la mesure où elle ne savait pas très bien ce qu'on y faisait d'autre, *exactement*, elle n'aurait pu en dire beaucoup plus à sa sœur, même si elle l'avait voulu.

— À la bonne heure ! s'exclama Mme Crabble en tendant une tasse à Astrid. Tout s'arrangera, maintenant que vous avez rencontré le marquis.

Elle trempa ses lèvres puis se redressa, ses traits ronds et ridés satisfaits.

Les filles d'un vicomte ne prenaient pas le thé avec leur gouvernante. Peut-être Felicity s'en serait-elle souvenue si elle avait pu payer les gages de Mme Crabble depuis Noël.

— Parle-moi de sa maison, Lissy, demanda Astrid. Et lui ? À quoi ressemble-t-il ?

Il ressemblait à la vision qu'avaient toutes les femmes de la douce perdition, et ses baisers en étaient l'incarnation.

Ce qui était réconfortant. Quitte à perdre toutes ses prétentions à la bienséance, autant le faire avec un bel homme et de charmants baisers.

— Tu le reconnaîtrais facilement, Astrid. Il est très grand, me dépassant d'une tête alors que je suis plus grande que bien des hommes. Il a des yeux bleus qui... comment dirais-je... n'invitent pas aux questions. Je lui ai trouvé un air étonnamment digne...

Elle but une gorgée de thé. Il était fade, ce qui était normal puisqu'elles devaient réutiliser les feuilles.

— Non, pas seulement digne, reprit-elle. Strict. D'après son physique, il doit être assez sportif. Il a de longs cheveux bruns, pas tout à fait noirs, qu'il lisse en arrière en queue de cheval.

Elle avait eu envie de les libérer, sans oser le faire.

— À certains égards, il est plutôt vieille école. Différent.

Un homme de la stature de Heathgate pouvait se permettre d'être différent. Ses inférieurs ne le jugeraient pas ; ils le singeraient.

— Tant mieux, soupira Astrid. Je ne supporte pas les hommes mous.

Un silence s'ensuivit. Elle reposa sa tasse en la faisant cliqueter contre la soucoupe.

— Ça suffit, vous deux ! protesta-t-elle. Je vous ai vues échanger ce regard. Ce n'est pas parce que j'ai dix-sept ans que je n'ai pas le droit d'avoir une opinion.

Felicity et Mme Crabble avaient effectivement échangé un regard, comme cela leur arrivait souvent lorsqu'elles ne savaient pas si elles devaient s'offusquer ou rire du mélange de candeur et de perspicacité d'Astrid.

— Que connais-tu des hommes mous, ma chérie ? demanda Felicity sans parvenir à cacher son amusement.

— Père était un mou, répliqua la jeune fille. Regarde où cela nous a menées.

Mme Crabble poussa un long soupir sonore. Elle n'aimait pas dire du mal des morts... ouvertement.

— Il a fait de son mieux, Astrid, la gronda Felicity. Ce n'est pas lui qui a inventé le principe de la déshérence.

Astrid, dont les opinions étaient rarement modérées, se pencha en avant.

— J'avais onze ans lorsqu'il est mort. Cela signifie qu'il a eu onze ans pour dénicher une femme capable de lui donner un fils. Il savait pertinemment qu'un pair qui meurt sans héritier mâle voit tous ses biens revenir à la Couronne. Il ne se souciait donc pas de nous ? Il nous a abandonnées dans le dénuement ! Si Callista ne nous avait pas légué son affaire, où serions-nous ?

Il y eut un autre soupir de Mme Crabble, et un autre échange de regards.

— Astrid, Père n'avait pas prévu de mourir d'une apoplexie. Quoi que tu en penses, cinquante-deux ans n'est pas si vieux. Pour autant que l'on sache, il essayait peut-être de

trouver une épouse convenable lorsqu'il est mort. En outre, il est au moins parvenu à acheter cette maison. Il nous reste quelques jolies choses et, même si nous devons nous serrer la ceinture, nous ne sommes pas si mal loties.

— Encore un peu de thé ? demanda Mme Crabble.

Astrid fit non de la tête, l'air rebelle.

— Tu ne veux pas le dire, Felicity, mais c'est la vérité. Père ne nous aimait pas. Cette maison, il l'avait achetée pour ses maîtresses, et aucune n'a été fichue de lui donner un fils.

Felicity regarda fixement sa sœur en arquant un sourcil. Il y eut un long silence.

— Je suis désolée, marmonna Astrid dans sa tasse. C'est que... j'avais tellement peur. Si le marquis avait refusé de nous aider ? Nous faisons plus que nous serrer la ceinture. Mes jupes commencent à être si courtes que c'en est presque indécent. Tu as dû laisser partir tout le monde, sauf les Crabble et une bonne. Il ne nous reste plus que la charrette et le poney pour nous déplacer. Bientôt, nous serons contraintes de vendre la maison.

Felicity sentit son cœur fondre. Elle enlaça sa sœur. C'est pourquoi elle avait accepté le marché diabolique de Callista. C'est pourquoi elle s'était résignée à perdre sa vertu et à accepter les enseignements du sulfureux marquis de Heathgate. Astrid était jeune et innocente. Elle ne méritait pas de se coucher chaque soir en se demandant combien de temps il lui restait avant de devoir dormir dans la rue.

— Ne te fais pas autant de souci, ma chérie. La situation n'est pas si grave. L'héritage de Callista nous sortira d'affaire. Le marquis accomplira sa

part du marché et tout s'arrangera, comme dit Mme Crabble. Finis ton thé pendant que je te décris sa demeure. Son majordome paraît avoir au moins cent ans. Lorsqu'il m'a vue sans chaperon, il m'a adressé un regard si glacial que j'en ai eu des engelures. Toutefois, la maison est d'une élégance folle.

Elle régala sa sœur de détails inoffensifs de sa visite chez le marquis, tout en notant du coin de l'œil que Mme Crabble paraissait particulièrement songeuse.

— Il sent le bois de santal et autre chose... la noix de muscade, peut-être, ou le clou de girofle. C'est une odeur épiciée, luxueuse et étrangement apaisante.

Elle poursuivit son récit, sachant que sa chère gouvernante se demandait comment et pourquoi elle s'était tenue assez près du marquis pour détecter le parfum délicat du bois de santal sur sa personne...

— Hughes, demandez à Brenner de me rejoindre dans mon bureau immédiatement, lança Gareth par-dessus son épaule en sortant de l'immense hall d'entrée de son hôtel particulier.

Son entretien avec Felici... avec Mlle Worthington étant terminé, il lui restait beaucoup à faire. Il chassa de son esprit cette rencontre afin de se concentrer sur les affaires du jour.

Il entra dans son bureau qui dominait le parc derrière la maison. Quelques courageux crocus mauves laissaient penser que le printemps allait peut-être daigner apparaître. Il tourna le dos aux jardins et commença à parcourir la pile de

courrier sur sa table. On toqua discrètement à la porte, puis celle-ci s'entrouvrit en grinçant.

Gareth ne releva pas les yeux d'une longue lettre geignarde adressée par un agent foncier du pays de Galles.

— Prenez un siège, Brenner. J'ai du travail pour vous.

Michael Brenner, un jeune homme aux cheveux auburn et à l'air toujours sérieux, s'exécuta. Gareth le payait une coquette somme pour faire ce qu'il lui disait, quand il le lui disait, sans discuter ni faire d'histoires.

— J'espère que votre voyage s'est bien déroulé, déclara Gareth en s'arrachant enfin à sa correspondance.

— Oui, milord. La distillerie fonctionne rondement. Vous aurez mon rapport dès demain matin.

— Vous n'avez pas eu le temps de le rédiger sur le chemin du retour ?

— J'ai griffonné un brouillon. Je dois le recopier afin de le rendre plus lisible.

Brenner disait la vérité. Aucune personne employée par Gareth plus d'une journée ne se serait hasardée à mentir, à dissimuler, à atténuer les faits, à tergiverser ou à tenter de le berner d'une manière ou d'une autre. Ceux qui essayaient se retrouvaient rapidement sans emploi et sans références.

— Donnez-le au secrétaire. Votre temps est trop précieux pour le perdre en recopiant des rapports. Que savez-vous au sujet d'une Felicity Worthington ?

Brenner tira sur ses manchettes, sa manière à lui de mettre de l'ordre dans ses pensées.

— La famille Worthington connaît quelques difficultés, milord, le vicomte de Fairly étant mort sans descendance mâle. Il me semble que son épouse est morte avant lui, en mettant au monde une fille. L'autre fille est plus âgée. Elle a largement dépassé l'âge de faire son entrée dans le monde. Toutes deux seraient devenues des pupilles de la Couronne, du moins nominativement, si une autre parente plus âgée n'avait accepté de les pendre à sa charge. Il me semble que cette parente, une tante, est décédée depuis.

Brenner avait pratiquement mémorisé l'annuaire nobiliaire *New Peerage* et pouvait le réciter par cœur, une des raisons pour lesquelles Gareth lui versait un salaire princier depuis deux ans.

— De quoi vivent les filles, Brenner ? Fairly est mort depuis au moins cinq ans.

Il regardait par la fenêtre, ne voyant pas les braves crocus mais une paire d'yeux topaze.

— Je ne sais pas trop, milord. Leur tante leur a laissé un peu d'argent. Toutefois, je crois que leur train de vie est considérablement réduit.

— Existe-t-il une branche cadette de la famille ?

— Pas que je sache. On peut imaginer que, menacées de déshérence, elles ont passé leur arbre généalogique au peigne fin.

C'était une évidence. La déshérence était un fléau qui menaçait toutes les familles nobles, la raison pour laquelle leur succession devait être assurée à tout prix. Sa propre famille l'avait évitée car le titre lui était revenu après que son grand-père, son oncle, son père et son frère aîné étaient morts simultanément. C'était pourquoi les pairs du royaume forniquaient comme des lapins, jusqu'à ce qu'ils aient produit un héritier et quelques fils de réserve.

C'était également pourquoi Gareth évitait de se rendre à la distillerie familiale et de consommer trop d'alcools forts.

Il poursuivit ses questions et trouva encourageant que Brenner semblât ignorer que Callista Hemmings était apparentée aux Worthington.

— Vous enquêterez sur la situation des descendantes du vicomte de Fairly, ordonna-t-il. Je veux connaître l'état des biens de celui-ci au moment de sa mort, et ce que la Couronne a fait depuis de ses propriétés. Je voudrais également que vous dénichiez tout ce que vous pourrez sur les biens immobiliers de Callista Hemmings, outre sa fameuse maison des Plaisirs. Pendant que vous y êtes, faites surveiller la demeure Worthington par un homme de confiance. Soyez discret, mais votre rapport pourra être couché par écrit.

— Comme il vous plaira, milord.

Brenner se leva, s'inclina, puis se dirigea vers la porte avec une expression indiquant qu'il organisait déjà mentalement ses différentes missions.

— Brenner ?

Il s'arrêta.

— Milord ?

— Je vous remercie d'être allé inspecter pour moi la distillerie en Écosse. Ce n'est pas un voyage que j'aurais fait de bon gré.

— Je suis toujours ravi de pouvoir vous être utile, milord.

De nouveau seul, Gareth resongea à sa rencontre avec Felicity Worthington. Personne, ni le roi, ni le prince de Galles, ni l'archevêque de Canterbury ne pouvait contraindre Gareth Alexander à accepter un travail dont il ne voulait pas. Alors pourquoi entreprenait-il la tâche sordide de déshonorer la très convenable demoiselle

Worthington, et pour une motivation aussi vulgaire que de renflouer les caisses de la demoiselle en question ?

Il trouverait une autre façon de régler cette affaire et, pour une fois dans sa vie, il le ferait sans s'accorder le plaisir de coucher avec une jolie dame consentante.

Peut-être.

À deux heures pile le lundi après-midi, le valet de Gareth ouvrit la portière de sa berline de ville – celle qui ne portait pas d'armoiries – pour révéler une Felicity Worthington observant son équipage d'un air intrigué. Gareth ne bougea pas de son siège et laissa le palefrenier aider la dame à monter à bord, afin que les voisins ne le voient pas devant chez elle.

— Bonjour, mademoiselle Worthington. Je suis ravi de constater que la ponctualité fait partie de vos valeurs.

Il était assis dans le sens de la marche. Elle prit place en face de lui et lissa ses jupes afin qu'elles ne touchent pas ses bottes.

Elle ne se comportait pas vraiment comme une future maîtresse, ce qui amusa Gareth autant que cela l'agaça.

— Bonjour, milord. Dois-je conclure à votre ton que vous avez eu des regrets ? Vous ne semblez guère enthousiaste.

Lorsqu'elle eut fini de gigoter, elle le regarda en face et il ressentit à nouveau ce frisson inopportun qui l'avait assailli lors de leur première rencontre.

— J'ai beaucoup pensé à notre affaire depuis notre entretien, répondit-il. Toutefois, à aucun



11796

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 6 juin 2017.

Dépôt légal : juillet 2017.
EAN 9782290139950
OTP L21EPSN001643N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion